

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 31

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mort, Notre Seigneur est resuscité. Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, Dieu te veuille appaiser. Et il faut avoir bonne fiance en Dieu, après cela ne pas s'amuser à aider à sauver aux voisins parce que ce seraient témoigner de la défaillance.

* * *

Pour empêcher que les larrons ne puissent entrer dans une maison pour y dérober, ni aucun sorcier, ni sorcière pour y faire aucun mal. — Il faut prendre du bois de niplier et l'attacher derrière les portes, et en faire des chevilles pour les cotter, et en mettre sous le seuil des portes, et aucun larlon ny sorcier, ny sorcière ny pourront entrer pour y faire aucun mal, ny à gens, ny à bêtes, ny pour derober. L'on en peut aussi attacher des buchettes sous le crin d'un cheval qui paîtra à la campagne et aucun larlon ne le pourra derober, ny méchante personne luy faire aucun mal.

* * *

Pour la polmoniz (lisez pulmonie) aux bêtes à cornes. — Il faut prendre de la germandry (germandrée) qu'il faut cueillir dans le tems qu'elle est en fleur, d'autant qu'alors la force est toute en l'herbe, et la sécher à l'ombre et en faire poudre. Et prendre des os de chretien sur le cimetière et les brûler au feu pour les réduire en poudre et les mêler avec la ditte poudre de Germandry. Et en donner par trois matins à la bête de la valeur de pleine une petite cueillerée d'argent qu'il lui faut fourrer bien avant dans la gueule, et prendre en même temps une poignée de sel qui lui faut mettre après, afin de lui faire avaler le tout, et les laisser jeuner deux heures devant et autant après, et pour connoître quand elles l'ont, il faut écouter si on entend pas comme bouillonner dans les pressures et elles ont les yeux gros et en étoiles, et le poil du devant dressé en haut.

* * *

Pour guérir les playes d'une bête navrée par le loup. — Il faut premièrement tâcher de trouver et découvrir toutes les dents et bles-sures, autant que possible et les bien nettoyer et laver avec de l'eau fraîche. Et puis cheurner ou entourner avec la main toutes les playes et toute la bête, puis après prendre hors du niveau du toit de la maison, neuf petites pierre qu'il faut tenir dans sa main en disant les mots suivants, neuf fois; et à chaque fois qu'on dira, oter une pierre de la main où elles sont et la mettre dans l'autre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pierres. Et celà afin de ne se pas tromper plus ou moins de neuf fois. (Mots qu'il faut dire neuf fois.)

« Mord de cette bête, ôte toy de dessus cette bête » aussi « Contrain soit-il d'être dessus cette bête, comme Notre Dame est au traître » et à la dernière fois ajouter : « Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, Dieu te guérisse » puis après, continuer à bien laver les plaies trois ou quatre fois le jour avec de l'eau fraîche, et les pierres qui sont dans la main, il faut les jeter derrière soi à main renversée hors du niveau du toit, que personne ne te voie si l'on peut; le même remède est bon pour morsures de chien enraged et de serpent.

* * *

Pour les douleurs de dents. — Il faut prendre des dents de mort et les brûler pour les reduire en poudre ou en cendre bien fine, puis mouillé le bout de son doigt dans de l'eau-de-vie ou du vin, ou du vinaigre et toucher la ditte poudre n'en prenant que ce que le bout du doigt emportera et s'en frotter les gencives et la douleur s'en ira, surtout si elles ne sont pas condamnées.

(Ecrit par moy Jean Gabriel Roy de Premier, la chambre du Collège de Croy, le 20^{me} août 1776.)

(Communiqué par M. F.-R. Campiche, archiviste.)

ONNA PLIÈCE BIN FÉTE

La couounouna de Medzesérèti là bounan fa sâi misâi là plièce. Oh ! pas là granté que met syndico, greffié, bossi ào mimameint menistre. Na, là petitè quemet souneu po mizo, sounailleu po lo pridzo, maisonneu, publiqueau, gâpion po là cabaret, bouelan de mise, marelhi, hussié, garda-champêtre, et tot lo tralala et lo diabliòt et son train. On là misâvè ào rabé, à ell ci qui voliâvè fêre la plièce lo meillâo marts! Dinse :

— Po marelhi, crosâ là foûsse, à guiéro l'eimandzi-vo ?

— A cinq francs la foûsse!

— A quatre houtanta!

— A quatre cinquanta!

— A quatre francs!

— A quatre po la première ! Quattro po la seconde ! A quatre francs. Nion doute rein ? A quatre francs ! Adjugé !

Et ell ci qu'avâi met lo derrâi l'étai lo marelhi po tota l'annâie. On lo payivè, lo bounan d'apri, po tota l'annâie assebin. Dinse l'étai bin quemoudo. Pas fauta de sè recoumandâ po avâi 'na plièce de couounouna. Et pu que là plièce l'étai bin fête. Attiutâ-vâi stasse.

A ell ci bounan, l'è Fréderi à Tambou que l'avâi quasus tot misâi : publicateu, sounieu, sounailleu, marelhi, tant qu'à garda-champêtre. Ein étai tot dzoiau que, ma fâi, l'a fallu bâre dâi demi et demi. Ma fâi, Fréderi s'è trovâi bin bon sou po s'allâ réduire. Et lo leindêmèan, que l'étai dan 'na demeinde, min de sounailleu, min de publicateu. L'affére l'avâi mau coumeincé. Tot parâi nion n'a rein zu à dzappâ, po cein que Tambou l'avâi misâi bin bon marts!

Ao bounan d'apri, devant la mise, lo bossi l'appelle Fréderi po lâi payi sè gâdzo, tant po marelhi, oquie po sounieu, onna taquenisse po publicateu, onna bougreri po sounailleu. Fréderi pregnâi tot à mésoura et l'einfatâvè son erdzent dein sa bossa ein coué qu'on eintourgonâvè avoué dâi z'étatse. Tant qu'à la fin, lo bossi lâi pâye assebin son gadzo de garda-champêtre. Quand Tambou l'eût ramassâ assebin cliau pécule, é fâ dinse :

— Eh bin ! te vâi quemet on pâo àobiliâ là z'affére. Savé pas pire que l'è mè que l'été garda po sti an passâ !

MARC A LOUIS.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

22

PAR

RODOLPHE TÖEPFFER

Il avait déjà allumé sa lampe, et je le trouvais considérant avec la plus grande attention au travers d'une fiole remplie d'un liquide bleuâtre.

« Bonjour, Jules, me dit-il sans se déranger ; assieds-toi là, je vais être à toi. »

Je m'assis impatient de questionner mon oncle, et considérant la bibliothèque qui m'apparaissait toute changée. Je regardais avec respect ces vénérables livres, frères de celui que j'avais vu sous son bras, et les choses que je voyais, l'air que je respirais me semblaient autres, comme si la jeune fille venue en ce lieu y eût laissé quelque signe de sa présence.

« J'ai fait, dit mon oncle. A propos, Jules, tu ne sais pas !...

— Non, mon oncle...

— Remercie une jeune fille qui est venue ici... » En disant ces mots, il prit le chemin de sa table, pendant que j'entendais battre mon cœur d'attente. Puis, se retournant :

« Devine... » me dit-il, comme voulant jouir de ma surprise.

J'étais hors d'état de rien deviner.

« Elle vous a parlé de moi ? dis-je avec une émotion croissante.

— Mieux que ça, reprit mon oncle d'un air fin.

— Dites, dites, mon oncle, je vous en supplie.

— Tiens, voilà mon Burlamaqui retrouvé. »

Je tombai du ciel sur la terre, faisant des imprécations intérieures contre Burlamaqui, que, par respect, je substituai à mon oncle en cette occasion.

« En lui cherchant un livre, continua mon oncle Tom, je t'ai retrouvé celui-ci, que je croyais perdu... Oh ! l'aimable fille, reprit-il, et qui vaut bien, ma foi, douze de tes professeurs. »

J'étais de son avis pour le moins, et cette exclamation de mon cher Tom me raccommoda un peu avec lui.

« Elle lit l'hébreu comme un ange ! »

Je n'y étais plus du tout. « Elle lit l'hébreu ! Mais, mon oncle... » Car cette idée m'était désagréable.

« Et j'ai eu un plaisir extrême à lui faire lire le psaume XLVIII dans l'édition de Buxtorf. Je lui ai expliqué, en comparant les variantes avec l'édition de Crœsius, combien le texte de Buxtorf est préférable.

— Vous lui avez dit cela !... à elle ?

— Mais c'est clair, puisque je lui parlais.

— Elle était là, devant vous ; et vous avez pu lui dire cela ?

— Mais oui ; d'ailleurs ce que j'ai dit là ne peut guère se dire qu'à une juive. »

* * *

D'autres sont-ils faits comme moi ? Juive, belle et juive ! Je l'en trouvai tout de suite dix fois plus belle, et je l'en aimai dix fois davantage.

Cela est peu chrétien ; j'assure pourtant qu'il en fut ainsi, et que le charme que je lui trouvais déjà s'en trouva rafraîchi, vivifié, comme si dès lors les mêmes choses que j'aimais en elle se fussent trouvées différentes et nouvelles.

Je sais encore qu'en ce point je raisonnais fort mal et que le plus mince logicien eût pu me convaincre d'absurdité, à plus forte raison mon oncle Tom ; aussi je ne lui en parlai pas, car je tenais plus encore à mon erreur qu'à la logique.

Mais l'impression fut ce que j'ai dit. D'ailleurs... aime-t-on sa sœur d'amour ? Non. Sa compatriote ? Mieux. L'étrangère ? Plus vite encore. Mais une belle juive ! et puis, délaissée peut-être, mal vue des bonnes gens ! c'était à mes yeux un avantage, comme si cela l'eût rapprochée de moi.

* * *

« Veut-elle donc hébraïser ? dis-je à mon oncle Tom.

— Non, bien que je l'y aie engagée de tout mon pouvoir. Il s'agit d'un pauvre vieillard qui s'en va mourant. Elle venait m'emprunter une bible hébraïque pour lui faire quelque lecture pieuse.

— Elle ne reviendra donc plus ?

— Demain, vers dix heures, pour me rapporter le livre. »

Et mon oncle se mit à examiner sa fiole, pendant que je restais à songer. « Demain, ici, dans cette même chambre ! me disais-je. Si près de moi, sans que je lui sois rien ! pas même autant que mon oncle Tom et sa fiole ! »

Je redescendis tristement chez moi.

* * *

Je fus très surpris de trouver ma chambre éclairée par une légère lueur. Ayant reconnu que c'était le reflet d'une lumière qui brillait vis-à-vis, dans la salle de l'hôpital, ordinairement sombre à cette heure, je montai sur une chaise d'où je vis d'abord une ombre qui se projetait contre la muraille du fond. Ma curiosité étant vivement excitée, je me guidai entre la chaise et la fenêtre, de telle façon que je pus plonger assez bas pour reconnaître, suspendu à cette muraille, un chapeau de femme. « C'est elle ! m'écriai-je. Mettre la chaise sur la table, Grotius et Puffendorf sur la chaise et moi sur le tout, fut l'affaire d'un clin d'œil. Et je retins mon souffle pour mieux jouir du spectacle qui s'offrait à moi.

(A suivre.)



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS